THEMES LITTERAIRES

|  |
| --- |
| THEME 1Arrivé sur l’île fin novembre, il écrivit à Hada une première lettre pour lui dire qu’elle lui manquait, qu’il en souffrait à chaque instant, qu’il ne pourrait pas vivre longtemps si éloigné d’elle, et qu’il était tenté de tout laisser tomber. Dans une deuxième lettre, postée en février 1914, il se plaignait d’être continuellement malade ; à coup sûr, il ne passerait pas sa vie entière dans cette île ! Que son épouse ne soit pas surprise si, un jour, elle le voyait revenir ! Mais dans une troisième lettre, écrite en mai, il lui apprenait que le travail, finalement, ne lui déplaisait pas, qu’il s’entendait bien avec Gebrayel, et que celui-ci envisageait de lui confier des responsabilités, en lui doublant son salaire initial. Dans la quatrième, il lui annonça sur un ton euphorique qu’il était devenu le bras droit de son beau-frère, lequel ne pouvait plus se passer de lui ; à présent, son choix était fait, il vivrait à Cuba pour toujours, et il était sur le point de louer un grand appartement au centre de la capitale, tout près des magasins La Verdad – installés à présent dans l’ancienne demeure du général Gomez. Origines , Amin Maalouf |
| THEME 2A mon réveil, ma mère et le docteur Cousin, notre médecin de famille, se trouvaientà mon chevet. Comme par miracle, la fièvre était tombée, et le docteur, se voulantrassurant, diagnostiqua une simple indigestion. Malgré tout, ma mère demeuraitsceptique, et commença alors entre eux la rituelle discussion qu'ils aimaient avoirà chacune de ses visites.« Vous êtes trop angoissée, chère madame Crémer, votre fils a dû faire quelquesexcès, il a peut-être pris froid le long de la Seine, peut-être aussi est-il un peu fatigué,les jeunes artistes ont les nerfs fragiles, et puis... Dieu sait tout ce qu'il ne vousraconte pas... Demain il sera en pleine forme.- J'espère que vous ne vous trompez pas, docteur, mais je peux vous assurer queje n'ai jamais vu cet enfant dans l'état d'hier soir... J'ai bien failli vous appeler dansla nuit.-Votre fils n'est plus un enfant, chère madame Crémer. » Bruno Crémer, *Un certain jeune homme*, |
| THEME 3Elle lui demanda où était son sac, pour le monter dans le dortoir. Nicolas regarda autour de lui, sans voir le sac. Il ne comprenait pas. « Je croyais qu’il était là, murmura-t-il. — Tu l’as bien emporté ? », demanda la maîtresse. Oui, Nicolas se rappelait très bien quand on l’avait mis dans le coffre, entre les chaînes et les mallettes à échantillons de son père. « Et en arrivant, vous l’avez sorti du coffre ? » Nicolas secoua la tête en se mordant les lèvres. Il n’en était pas sûr. Ou plutôt, si : il était sûr maintenant qu’on avait oublié de l’en sortir. Ils étaient descendus, puis son père était remonté et à aucun moment on n’avait ouvert le coffre. « C’est trop bête », dit la maîtresse, mécontente. La voiture était repartie depuis cinq minutes, mais il était déjà trop tard pour la rattraper. Nicolas avait envie de pleurer. Il bafouilla que ce n’était pas sa faute. « Tu aurais quand même pu y penser », soupira la maîtresse. Voyant combien il semblait malheureux, elle se radoucit, haussa les épaules et dit que c’était bête, mais pas bien grave. On allait s’arranger.  La Classe de neige, Emmanuel Carrère |
| THEME 4Me voici à Paris depuis onze jours déjà ! J’avoue ne pas encore y avoir été heureuse.Je n’ai aucune joie. Aucune. J’ai appris l’autre jour la mort de Jock. Je ne peux dire combien cela m’a fait de la peine. Je savais que je ne le reverrais pas, mais j’espérais tout de même. Il a été tué en Italie, dans la région de Cassino, je crois. Il était dans une Jeep et il a étédécapité. Pauvre Jock, il était, paraît-il, adoré de tout le monde. Quand les autresparlaient tranquillement de sa mort, ils ne se rendaient pas compte de ce que celame faisait. Maintenant je suis sûre de ne plus le retrouver sur le front, de ne plusle rencontrer dans la rue, de ne plus recevoir une lettre de lui et je suis aussi tristeque le premier jour. Jock est le seul être que j’aie aimé. L’autre soir, lorsque j’étaisau Lido, j’avais envie de pleurer. Tous ces gens qui dansaient me donnaient mal aucoeur. Je voyais Jock dans son cercueil. Je l’imaginais comme j’en avais vu tantd’autres et je trouvais ça horrible. C’est vrai, j’ai failli pleurer.Depuis que je suis à Paris, j’ai revu un tas de vieux amis, mais à tous j’avais enviede dire : « Ce n’est pas vous que je voudrais voir, c’est Jock. » Anne Wiazernsky, *Mon Enfant de Berlin* |
| THEME 5Le jeune homme se tut. Je l'aurais écouté jusqu'à la fin des temps. -Ça vous va, belle jeune fille ? Maintenant rendez-moi mes lunettes. L'Europe doit s'être réveillée. Au boulot ! Il prononçait le moindre mot français avec une très soigneuse gourmandise. En conséquence, son histoire avait duré des heures. L'après-midi était largement entamé. Je le suivis dans le rez-de-chaussée où il habitait, une seule pièce qui donnait sur une cour pleine de bidons d'huile. -Quel est votre métier ? -Je me trompe ou vous prononcez drôlement ? -Un petit problème d'accents, je vous expliquerai. En attendant, je répète : comment gagnez-vous votre vie ? -Je suis... une sorte de policier. Il alluma son ordinateur. Et s'exclama : -Elles sont arrivées ! -Qui donc ? -Les contraventions du week-end : feux rouges grillés, stationnements interdits, voies de bus empruntées... -Je n'ai pas vu beaucoup de feux en ville. -Normal, je m'occupe des contraventions de Brest, une ville de chez vous, dans une région qui s'appelle la Bretagne, je crois. -Et pourquoi vous, pourquoi en Inde ? -Je travaille trois fois plus vite qu'un Français. Je coûte sept fois moins cher.  Erik Orsenna, La révolte des accents |

VERSIONS LITTERAIRES

|  |
| --- |
| Version 1His eyes rested for a moment on Hercule Poirot, but they passed on indifferently. Poirot, reading the English mind correctly, knew that he had said to himself: ‘Only some damned foreigner.’ True to their nationality, the two English people were not chatty. They exchanged a few brief remarks and presently the girl rose and went back to her compartment. At lunch time the other two again shared a table and again they both completely ignored the third passenger. Their conversation was more animated than at breakfast. Colonel Arbuthnot talked of the Punjab and occasionally asked the girl a few questions about Baghdad where, it became clear; she had been in post as governess. In the course of conversation they discovered some mutual friends, which had the medium effect of making them more friendly and less stiff. They discovered old Tommy Somebody and old Reggie Someone else. The Colonel inquired whether she was going straight through England or whether she was stopping in Stamboul. ‘No, I’m going straight on.’ ‘Isn’t that rather a pity?’ ‘I came out this way three years ago and spent three days in Stamboul then.’ ‘Oh! I see. Well, I may say I’m very glad you are going right through, because I am.’ He made a clumsy kind of little bow, flushing a little as he did so. ‘He is susceptible, our Colonel,’ thought Hercule Poirot to himself with some amusement. ‘The train, it is as dangerous as a sea voyage!’  Murder on the Orient Express, Agatha Christie |
| Version 2Mr. Jones lived in the room next to mine. My room was the smallest in the house,his the largest, a nice big sunshiny room, which was just as well, for Mr. Jones neverleft it: all his needs, meals, shopping, laundry, were attended to by the middle-agedlandladies. Also, he was not without visitors; on the average, a half-dozen variouspersons, men and women, young, old, in-between, visited his room each day, fromearly morning until late in the evening. He was not a drug dealer or a fortuneteller;no, they came just to talk to him and apparently they made him small gifts of moneyfor his conversation and advice. If not, he had no obvious means of support.I never had a conversation with Mr. Jones myself, a circumstance I've often sinceregretted. He was a handsome man, about forty. Slender, black-haired, and witha distinctive face; a pale, lean face, high cheekbones, and with a birthmark on hisleft cheek, a small scarlet defect shaped like a star. He wore gold-rimmed glasseswith pitch-black lenses: he was blind, and crippled too - according to the sisters,the use of his legs had been denied him by a childhood accident, and he could notmove without crutches. Truman Capote, *Music for Chameleons*, |
| Version 3‘You realize, Stevens, I don’t expect you to be locked up here in this house all the time I’m away. Why don’t you take the car and drive off somewhere for a few days? You look like you could make good use of a break.’  Coming out of the blue as it did, I did not quite know how to reply to such a suggestion. I recall thanking him for his consideration, but quite probably I said nothing very definite for my employer went on: ‘I’m serious, Stevens. I really think you should take a break. I’ll foot the bill for the gas. You fellows, you’re always locked up in these big houses helping out, how do you ever get to see around this beautiful country of yours?’  This was not the first time my employer had raised such a question; indeed, it seems to be something which genuinely troubles him. On this occasion, in fact, a reply of sorts did occur to me as I stood up there on the ladder; a reply to the effect that those in our profession, although we did not see a great deal of the country in the sense of touring the countryside and visiting picturesque sites, did actually ‘see’ more of England than most, placed as we were in houses where the greatest ladies and gentlemen of the land gathered. Of course, I could not have expressed this view to Mr Farraday without embarking upon what might have seemed a presumptuous speech.  The Remains of the Day, Kazuo lshiguro |
| Version 4... “Here,” she said, handing him a faded color picture in a leather frame.He recognized Corrine immediately, despite the riding helmet and the fact shemust’ve been a teenager, her hair a more vivid carroty shade than he was familiarwith, standing beside a younger version of Casey, both of them captured inthat transitional stage of adolescence. He gazed at the face, with its smattering offreckles and her thrilling smile, studying it for its predictive qualities, savoring itsresemblances to that of the woman he loved, happy to discover that he preferredthe latter, which seemed to have gained more in refinement and character than ithad lost in freshness.“I thought you’d get a little kick out of that.”He would have studied it longer had he been alone, but now he retumed it to thedesk. Since she had broached the subject, he said, “I want to thank you for thehouse. I only wish-”“Please,” she said, brushing this away with one sweep of her hand and indicatingthe love seat with another, “I talked to her last night. I’m sure I don’t have to tell you her heart is with yon.” She took a seat beside him. “This may not be the timeor place,” she said, putting a hand on his knee, “but I don’t know when I’ve seenher as happy as she’s been these last few weeks. [...] I’ve known Corrine since shewas a girl, but I’ve never seen her like this.”Jay McInerney, *The Good Life*, Vintage Books, 2007. |
| Version 5'Pretty good joke, pretty good joke,' said Buliard, amiably. Suddenly he clapped the stranger on his knee. 'Sa-ay, you aren't in plastics, are you? Here I've been blowing off about plastics, and for all I know that's your line.' 'My line?' said the stranger crisply, laying down his book. 'Sorry - I've never had a line. I've been a drifter since the age of nine, since Edison set up his laboratory next to my home, and showed me the intelligence analyser.' 'Edison?' said Buliard. 'Thomas Edison, the inventor?' 'If you want to call him that, go ahead,' said the stranger. 'If I want to call him that?' - Buliard guffawed - 'I guess I just will! Father of the light bulb and I know what all.' 'If you want to think he invented the light bulb, go ahead. No harm in it.' The stranger resumed his reading. 'Say what is this?' said Buliard, suspiciously. 'You pulling my leg? What's this about an intelligence analyser? I never heard of that.' 'Of course you haven't,' said the stranger. 'Mr Edison and I promised to keep it a secret. I've never told anyone. Mr Edison broke his promise and told Henry Ford, but Ford made him promise not to tell anybody else - for the good of humanity.' Buliard was entranced. 'Uh, this intelligence analyser,' he said, 'it analysed intelligence, did it?' 'It was an electric butter churn,' said the stranger. 'Seriously now,' Buliard coaxed.  Kurt Vonnegut Jr, Tom Edison's Shaggy Dog, in American Short Stories of Today |